

Bernard GÈZE

Un siècle de spéléologie innovante
par Bernard Gèze

Pour l'année 1980, Edouard-Arthur MARTEL écrit un énorme volume intitulé: « La Spéléologie au 20^e siècle ». Evidemment il y ~~présente~~ ^{expose} ses explorations, ses observations et ses idées personnelles en se présentant comme le « porte-drapeau » de la spéléologie ~~moderne~~ ^{interdisciplinaire} (on a dit depuis la « locomotive »). Mais comme il était tout de même honnête, il citait aussi les travaux de ses très nombreux correspondants dans le monde entier. Bien entendu, il y a eu depuis d'autres « locomotives » qui ont activé la marche de la spéléologie.

**Bernard GÈZE,
Géologue hors-série**

Michel DURAND-DELGA *

Bernard Gèze est l'un des quelques géologues français d'envergure qui ont marqué l'époque charnière séparant la stagnation générale d'avant-guerre, de l'explosion scientifique d'après 1945.

Le caractère souvent atypique de ses préoccupations, sa carrière à l'abri du bouillonnement universitaire, ont permis à cet amateur de la nature, aux grandes capacités d'observation et de réflexion, de se comporter comme un des ultimes gentilhommes de la science.

Ses origines, sa jeunesse

La situation géographique et familiale, l'héritage scientifique paternel en particulier, ont conditionné les choix de sa vie.

S'il naît à Toulouse le 24 mars 1913, enfant unique tardif, c'est presque par tradition, sa mère étant venue là pour le mettre au monde dans le cadre familial. Des fenêtres de la maison, établie contre la muraille médiévale de la ville rose, on domine le Jardin royal. Les Gèze avaient atteint par le négoce un rang notable dans la cité, ayant acquis un temps, après la Révolution, le célèbre hôtel d'Assézat. La famille descend d'un cadet de Gascogne ayant quitté, rempli d'espoir, la terre ancestrale du Garrané, au sud d'Auch. Au milieu du 19^e siècle, une diversification se produit après Louis Gèze, qui écrit une grammaire basque qui fait date. Son fils aîné inaugure une branche qui, un siècle durant, s'illustrera dans l'art militaire ; le cadet, Jean-Baptiste, s'oriente vers la vie scientifique. Ingénieur agronome, attiré par toutes les sciences naturelles, il consacre sa thèse de doctorat en Botanique à ces végétaux aquatiques que sont les *Typha* et il va occuper des postes dans l'administration agricole départementale. C'est d'abord à Villefranche-de-Rouergue, où naîtra sans doute l'attrance de Bernard pour le proche Quercy, puis à Montpellier, qui deviendra la véritable patrie de l'enfant. La famille va s'installer rue du Cannau, au cœur de la ville, jusqu'à la



Bernard Gèze au congrès de Vienne en 1961. Photographie Jacques Choppy.

mort prématurée du chef de famille, qui oblige sa veuve et son fils, pour des raisons économiques, à se retirer avenue Chancel, alors aux portes de Montpellier.

C'est du côté de sa mère qu'il faut cependant rechercher d'autres aspects du caractère de Bernard. Fille aînée d'une famille dont les ascendants se trouvent en Albigeois, entre Gaillac et Albi, elle avait hérité d'une propriété, le Sabatayrenc (Terressac), acquise à la fin du 18^e siècle. C'est là que, chaque été, les proches se rassemblaient : l'auteur de ces lignes, alors garçonnet, trottinait ou pédalait aux côtés d'un cousin dont les connaissances l'éblouissaient. La gérance du "Sabat" et des terres paternelles de Pin-Balma, près de Toulouse, explique le profond enracinement de Bernard dans la terre occitane où ce "demi-parisien" ne cessa jamais de se "ressourcer" jusqu'à, un jour, y reposer.

Marqué par le géographe Paul Marre et par Marcel Thorat le géologue, au lycée

de Montpellier, il se retrouva double bachelier en 1930 et, deux ans plus tard, il est reçu au concours d'entrée de l'Institut national agronomique. C'est dorénavant la capitale qui va constituer son principal point de fixation, encore que, en dehors des mois d'enseignement, d'innombrables sorties l'amènent entre Méditerranée et Lot.

À "l'Agro", il est influencé par le professeur C. Arambourg, célèbre par ses missions à la "vallée de l'Omo" en Éthiopie, et qui entrera à l'Académie des sciences. Une fois ingénieur (1934), Gèze complète sa formation par une licence ès sciences à la Sorbonne : il est conquis par la personnalité de Léon Lutaud, en géographie physique, et il admire la maestria, un brin théâtrale, de Charles Jacob. Dès 1935, Arambourg lui offre d'être "répétiteur" dans sa chaire : avec un rôle d'assistant, il va diriger les "travaux pratiques" des jeunes "agros", avec quelques cours complémentaires. Un an plus tard, Arambourg passe à la chaire de

* Membre correspondant de l'Académie des sciences, professeur honoraire aux Universités de Paris et de Toulouse.

paléontologie du Muséum d'histoire naturelle et Pierre Lamare, géologue structural à l'allure louis-quatorzième, le remplace. Le relais entre les deux professeurs coïncide avec leur présentation commune de Gèze à la Société géologique de France, fin 1936.

Durant une dizaine d'années, celui-ci va donc s'installer à l'étage supérieur de l'Agro, d'où l'on domine les toits du quartier Mouffetard. Le calme des lieux n'est guère troublé par les apparitions épisodiques du professeur en titre. Le poste de "répétiteur", fort léger en besogne et en salaire, sera associé à partir de 1941 à la charge d'un cours de géologie à l'École d'agriculture de Montpellier, certains mois.

Son premier travail important de géologie couronne en 1937, en tant que "diplôme d'études supérieures", ses études universitaires. Cette enquête sur l'hydrogéologie et la morphologie de la bordure sud-ouest du Massif central traite de l'histoire du Quercy depuis le début du Tertiaire : liaison entre les pulsations tectoniques et le creusement des cavités karstiques que vont combler les "phosphorites", en relation avec les niveaux de base successifs des "lacs" qui ont occupé l'Aquitaine de la fin de l'Éocène au début du Miocène. Pour un coup d'essai, c'est un coup de maître ! Le mémoire est immédiatement imprimé.

Bien avant 1940, Gèze se trouve mêlé à la vie géologique de Paris. Par Arambourg, il est introduit auprès d'autres maîtres du Muséum : René Jeannel, biologiste des cavernes, et Alfred Lacroix, le célèbre minéralogiste, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, l'apprécie, le reçoit, l'aide pour ses missions : sur les "phosphorites du Quercy" en 1937, puis en 1939 sur les volcans du Cameroun dans une expédition pluridisciplinaire. Il écrira, sur la géographie physique et la géologie de la colonie, un ouvrage de 272 pages, qu'il valorisera en une thèse dite "d'université", soutenue à Toulouse en 1943. À la Sorbonne, il côtoie les professeurs, Lutaud, Jacob, Albert Michel-Lévy. Par Thoral, il est nommé collaborateur au Service de la carte géologique de la France : il sympathise avec Jean Goguel, qui dirigera longuement le service. Ce sont, dès 1938, les premiers jalons des levés cartographiques qu'il réalisera près d'un demi-siècle durant.

De la guerre au doctorat

La seconde guerre mondiale éclate le 3 septembre 1939, alors que Gèze arrive du Cameroun. Mobilisé comme sous-lieutenant

du génie, grade atteint à la suite d'un cours d'élève-officier de réserve à Versailles en 1934-1935, il se retrouve bientôt à l'armée des Alpes, lieutenant adjoint à un chef de bataillon. Survient une chance de sa vie : la rencontre avec Paul Fallot, nouveau professeur depuis 1938 au Collège de France. Celui-ci, mobilisé comme capitaine, vétéran de la guerre de 14-18, est chargé de mettre sur pied un embryon de service géologique de l'armée, à la manière des Britanniques. Il répartit les géologues ayant un grade d'officier dans les divers états-majors. Ainsi Gèze se retrouve-t-il officier-géologue au corps d'armée de Nancy.

Cet épisode, qui prit fin avec la débâcle de mai 1940, permit à Fallot d'apprécier son jeune collaborateur de la "drôle de guerre". Aussi, en 1942, peut-il lui proposer le poste d'assistant de géologie (1942-1951) qui complétera celui de l'Agro. De la sorte, il a la jouissance d'un minuscule bureau, sous le toit du bâtiment donnant sur la place Marcellin-Berthelot. Le professeur Fallot est à l'étage au-dessous, un téléphone intérieur assurant le contact entre eux. La charge n'est guère écrasante : s'occuper de la régie, alors bien minime, du laboratoire ; assister aux deux douzaines de cours que "doit" statutairement le professeur et surtout... avancer la préparation de la thèse que Gèze a commencée, conseillé par Thoral, sur la structure de la Montagne Noire.

Les difficultés matérielles ont ainsi disparu pour notre héros. Il est à même, en juin 1944, de convoler, en l'église Saint-Séverin, avec Clémence Schaffner. De souche alsacienne, ingénieure diplômée de l'École du pétrole, avant guerre à Strasbourg, elle travaille à l'École de physique et chimie de Paris, dont elle est ingénieure-chimiste. Leur rencontre avait été aisée, une centaine de mètres séparant l'École de l'Agro. Ils se retrouvaient au restaurant "Léna et Mimile", établi en terrasse au carrefour des rues Tournefort et Lhomond. Cette union, dont naîtront trois enfants, durera près d'un demi-siècle, jusqu'à la mort de l'épouse en 1995, qui laissera son mari désespéré.

Dès le mariage, le couple s'installe boulevard Saint-Marcel, en face de l'Institut d'anthropologie. Dans les années 50, ils seront en mesure d'acheter un étage d'un immeuble au 11 de la rue Vauquelin, où ils vivront désormais et d'où Bernard partira pour sa dernière demeure, vers Terssac...

Dix ans lui seront nécessaires pour achever sa thèse de doctorat d'État. Il cartographiera 7000 km², à bicyclette ou à pied, des Cévennes à la Montagne Noire et à l'Albigeois. À deux reprises, des drames le

frôlent. Un jour durant, une chute vélocipédique sur une forte pente laisse sa jeune épouse inanimée. À une autre occasion, le professeur Fallot, venu voir le terrain de son assistant et utilisant lui aussi "la petite reine", réalise un catapultage analogue. Reprenant connaissance chez le médecin de la ville voisine, il répète inquiètement : "Alors, j'ai fait panache..." !

La thèse sera soutenue en 1949 à la Sorbonne. C'est l'œuvre maîtresse de sa vie. Elle sera imprimée dans les Mémoires de la Société géologique, réduite il est vrai à un résumé synthétique de 215 pages, accompagné de 110 figures de sa main, de 7 planches de coupes sériées et d'une magnifique carte au 1/200 000, qui couvre tout le territoire qui sépare les Cévennes gardoises de la Montagne Noire et de l'Albigeois. La dureté des temps empêche la publication des "pièces justificatives" patiemment amassées.

Parmi les principaux résultats, retenons qu'il prouve l'âge hercynien du métamorphisme général du cœur de la Montagne Noire, hypothèse ancienne de Bergeron rejetée par Thoral, pourtant le maître de Gèze ! C'est cependant surtout la structure en nappes du flanc sud de la Montagne Noire, qui est cartographiquement démontrée : avec en particulier le renversement total - à la manière d'une crêpe - de l'ensemble sédimentaire d'âge primaire de la "nappe de Pardailhan", dont l'épaisseur est d'ordre kilométrique. Un tel type de structure, fort rare sur le globe dans un tel matériel, a été depuis lors unanimement accepté : en particulier les participants, venus de divers pays, à la réunion extraordinaire de la Société géologique de France dirigée par Gèze en 1950, l'ont-ils entériné. Seul a été discuté le sens de propagation des nappes : elles étaient d'origine sud pour Gèze mais, pour ses courtis contradicteurs, le Hollandais De Sitter et le Suisse R. Trümpy, elles venaient du nord, par décollement de l'ancienne couverture de la "zone axiale" métamorphique de la Montagne Noire.

Chose curieuse, Gèze va s'éloigner du sujet qui, depuis douze ans, l'a tant occupé. Jusqu'en 1960, seules quelques notes synthétiques et des réflexions en traiteront encore : ainsi un séjour en Sardaigne l'amène-t-il à souligner l'extrême ressemblance entre le Cambro-Ordovicien de l'Iglesiente et celui de la Montagne Noire. Par la suite, Gèze n'a pas participé aux âpres discussions que sa région de thèse a occasionnées, et qui continuent allégrement ! Les grandes lignes de la structure qu'il a définie sont toujours acceptées, et il est encore cité avec respect

par ses continuateurs. Mais il s'est détaché du débat, ayant sans doute acquis un scepticisme justifié sur le caractère "de certitude" des hypothèses tectoniques quand, devenues constructions mentales, elles atteignent un niveau conceptuel qui les éloigne trop du réel observable. Dans les conversations intimes, il avouait sa perplexité quant au problème de la provenance des nappes qu'il avait mises en évidence : tout en prenant en compte dans le Guide rouge "Languedoc méditerranéen" (1^{ère} édition, 1978), l'hypothèse "nord", opposée à ses vues initiales de thèse et défendue par la plupart des connaisseurs actuels de la région.

Le couronnement de la carrière

Jusqu'en 1949, Gèze, s'il était bien vu de la plupart des maîtres de la géologie parisienne, était resté en marge de la communauté universitaire. Pour l'avoir également connu, l'auteur de ces lignes a pu mesurer l'abîme qui séparait alors la rue Claude-Bernard de la Sorbonne ! Gèze avait cependant reçu la consécration de deux prix de l'Académie des sciences (1949 et 1951) pour son travail en Montagne Noire, et ils s'ajoutaient à celui qu'en 1941, il avait obtenu pour la mission au Cameroun. Et voilà que, par sa thèse, il se trouve projeté en bonne place parmi les tectoniciens français.

Ses préoccupations dépassent cependant le domaine structural.

Le manifeste sa nomination au Comité national français de géologie et géophysique (C.F.G.G.) qu'il représente, avec L. Glangeaud et J. Goguel, aux manifestations de l'Union géologique et géophysique internationale (U.G.G.I.) à Bruxelles (1950) et à Rome (1954). On sait qu'il est attiré par les volcans, leurs appareils et leur dynamisme : au Cameroun d'abord, dans le Midi de la France et, lors de missions collectives, dans le Tibesti, le pays du "Trou au Natron" (1956-1957). La compétence de Gèze est reconnue quand il est élu - au grand dam d'un collègue qui aurait souhaité l'être - président de la section de volcanologie du C.F.G.G. (1961-1967), ainsi que de la section de paléovolcanologie de l'Association internationale de volcanologie (1957-1967).

Sur un tout autre plan, on connaît son attirance pour le karst. Ceci l'a-t-il conduit, dès ses quinze ans, à l'exploration des abîmes, ou est-ce plutôt l'inverse qui a eu lieu ? Gèze a été également attiré par la pédologie, à laquelle son enseignement à l'Agro allait logiquement le conduire. Dans diverses publications, de 1947 à 1951, il



Une partie de l'assemblée lors du 7^{ème} congrès national de spéléologie de Bordeaux en 1966. On reconnaît Robert de Joly (bérét) et Bernard Gèze.

insiste sur l'importance de la "paléopédologie". Là encore, il emprunte une voie alors originale, celle du géologue recherchant dans le passé de la Terre les effets des facteurs pédogénétiques que l'on voit agir sous nos yeux : une manière d'aborder le vieux débat "causes anciennes - causes actuelles", dont il avait entendu traiter, avant la guerre, par le maître d'alors du Collège de France, Lucien Cayeux.

Ayant déjà écrit une centaine de publications sur des sujets variés, reconnu dans ces matières au niveau international, Gèze pouvait prétendre à un poste professoral dans l'université, et il n'aurait pas refusé de répondre à un appel, spécialement à Montpellier, s'il avait eu lieu. Toutefois ses vues justes mais "scandaleuses" sur la structure en nappes de la Montagne Noire avaient sans aucun doute refroidi certains augures, régnant alors en Occitanie, à son égard. On sortait à peine de l'époque de l'anti-nappisme forcené dont Charles Jacob fut en France, de son trône de la Sorbonne, le talentueux défenseur.

Le hasard voulut qu'en 1951, Pierre Lamare, partant pour l'université de Bordeaux, libère la chaire de géologie de l'Agro. Tout naturellement, Gèze fut nommé à sa place, et il conservera la place jusqu'à la retraite en 1983. Du coup, il quitte son poste d'assistant au Collège de France et, peu après, en 1952, la maîtrise de conférences à "l'Agri" de Montpellier, où son disciple E. Servat va lui succéder.

La même année, un singulier concours de circonstances va l'amener à la tête de la

prestigieuse Société géologique de France. Les géologues parisiens avaient mis plus d'un siècle à s'apercevoir que leurs confrères de province existaient vraiment. Pour élire le président de la société venait enfin d'être instauré un système de vote par correspondance alors que, jusqu'en 1951, seuls les membres présents à Paris pouvaient exprimer leur choix. Dans la brèche s'engouffra l'éminent professeur Roubault, directeur de l'Institut de géologie de Nancy, qui laissa diffuser un manifeste destiné à le faire élire. Cette manière d'agir, tellement contraire aux coutumes, amena une contre-offensive. Les "conjurés" adverses cherchèrent à trouver un candidat de poids qui accepterait de se mesurer à Roubault. En désespoir de cause, ils misèrent sur la toute nouvelle notoriété du jeune "Gèze". Sans l'avertir, sa "candidature" fut diffusée urbi et orbi. Après d'étonnantes péripéties, l'intéressé se montrant très offusqué de cette aventure, Gèze emporta très nettement (255 voix sur 430 votants), le 5 janvier 1953, le poste de premier vice-président de la Société, ce qui l'amena à la présidence l'année suivante. Âgé d'à peine 40 ans, il a été sans doute le plus jeune président de cette respectable organisation. Évidemment flatté d'un tel résultat, il attribuera son succès au fait qu'il était "un provincial à peine déguisé en parisien", et aussi "un demi-jeune". C'est à partir de lui que l'alternance Paris - province à la tête de la société entrera dans les mœurs. Marcel Roubault, le vaincu d'un jour, occupera bientôt lui-même le poste, fort logiquement.

L'activité géologique ultérieure

Elle s'exercera surtout sur trois plans. Le premier volet découle de l'ancienne appartenance de Gèze au Collège de France. Son maître Fallot avait, depuis la guerre, réétudié avec ses collaborateurs, au premier rang Anne Faure-Muret et Marcel Lanteaume, les Alpes maritimes franco-italiennes. À son tour, Bernard va cartographeur au 1/50 000 "l'arc de Nice", enveloppe externe de l'Argentera - Mercantour. On sait qu'au Miocène, ce massif est monté de plusieurs kilomètres alors que la proche Tyrrhénienne s'approfondissait en "s'ouvrant". La couverture sédimentaire du vieux socle, peut-être "refoulée" par les nappes plus internes, fut amenée à se décoller au-dessus du Trias plastique et à glisser vers le sud en se fronçant en multiples plis empilés. Au "front", le déplacement s'annule. Si le terme de "nappe à enracinement frontal" a suscité des critiques compréhensibles, l'analyse du phénomène de tectonique gravitaire a été fort bien réalisé par Gèze.

Le deuxième volet de l'activité de notre héros est mal connu et pourtant considérable. Il illustre ses grandes qualités de cartographe de terrain. Il a autrefois, pour le Service de la carte géologique de la France, levé, sur l'ancien fond au 1/80 000, les dernières éditions des feuilles coupant les causses du Quercy : Montauban (1944), Cahors (1948), Séverac (1952), Brive (1963), Rodez (1964), Figeac (1964) ainsi que, plus à l'est, Alès (1955), Saint-Affrique et Bédarieux (1963). L'entreprise reprend dix ans plus tard pour le Service géologique national (B.R.G.M.), héritier du Service de la Carte. Bernard approche de la soixantaine, ce qui ne l'empêche pas d'arpenter, été après été, accompagné de sa femme, l'ensemble des Grands Causses. Et l'on voit paraître, cette fois sur le nouveau fond au 1/50 000 : Meyrueis (1973), Mende (1974), Agde (1977), Florac (1978) et, pour ses 70 printemps, Nant (1982). Gèze doit mériter, de loin, le prix d'excellence de la cartographie géologique en France depuis la guerre ! Mais un tel travail, base essentielle de la géologie, est fort mal considéré en France par beaucoup des nouveaux "administrateurs" de la discipline, restés au chaud dans leurs prébendes, leurs commissions ou leurs congrès.

Dans le troisième volet de son activité géologique, Gèze va écrire, pour le grand public cultivé, des œuvres synthétiques. Il a ainsi déjà rédigé en 1953, à la demande de Gougel, pour le volume "La Terre" (1959),

les parties sur la pédologie et le volcanisme. Dix ans plus tard, dans un ouvrage de *La Pléiade*, il joint à ces deux disciplines, un chapitre sur le karst. Devenu l'un des meilleurs connaisseurs de la géologie des régions entre Garonne et Rhône au sud du Massif Central, il sera bien armé pour répondre à l'appel de Charles Pomerol et rédiger deux guides de la collection des "Guides rouges" (Éditions Masson) : l'Aquitaine orientale (1976), avec son vieil ami Albert Cavaillé, et le Languedoc-Méditerranée, qui a connu deux éditions.

Le bilan d'une vie de géologue

Les écrits de Bernard Gèze comptent plus de 300 titres, une bonne partie intéressant divers domaines géologiques. Si l'on met à part sa permanente activité cartographique, on constate une évolution dans les préoccupations de notre héros. Ses analyses géologiques s'achèvent vers 1962 par l'étude de l'arc de Nice. Très vite, ses publications vont diminuer en nombre puis s'annuler : sa dernière note à la Société géologique date de 1966.

Les explications sont multiples. Son attirance pour le milieu karstique, qui avait toujours existé à l'arrière-plan, a pris le dessus. Installé à l'Agro, il se retrouve isolé du monde universitaire. Sans doute la mort en 1960 de son maître Fallot l'avait, lui aussi, laissé un peu orphelin. Et il ressentait également l'impression désagréable de n'être plus "en phase" avec les évolutions actuelles de la géologie.

Son élection comme membre titulaire de l'Académie d'agriculture en 1964 (il en était correspondant depuis 1953), les distinctions qu'il reçut, telle le ruban de la Légion d'honneur en 1961, l'avaient évidemment convaincu de l'estime qui l'entourait. Sa mise à la retraite en 1983 fut accompagnée de la suppression de la chaire de géologie qu'il occupait depuis plus de trente ans à l'Agro. Même si la mesure s'appliqua aux autres chaires de sciences naturelles "pures", la décision le navra et il ne remit plus guère les pieds au 16 de la rue Claude-Bernard qui, depuis 1932, représentait l'axe de son activité. D'où un certain scepticisme sur les hommes et sur les choses qui s'exprimera à plusieurs reprises dans ses interventions, toujours pleines d'humour, au Comité français d'histoire de la géologie.

De ce géologue de haute distinction, finalement plus "amateur" - mot qui vient de "amare" - que professionnel, ce qui devrait le mieux résister à l'usure du temps est son

apport dans les domaines cartographique et structural. Beaucoup ont regretté qu'après sa synthèse de la Montagne Noire, qui représente pour nous son œuvre essentielle, il abandonne la voie de la tectonique, où il excellait. Mais il avait tant d'autres envies ! Il affirmait qu'en matière scientifique, l'essentiel est de s'amuser. Lui, qui disait en souriant qu'il était un paresseux, trouva son plaisir dans la vie au grand air comme aussi, au laboratoire, dans le dessin d'innombrables croquis, vues cavalières et coupes de structures géologiques. Il écrivait, souvent d'un jet, dans une langue limpide qui jaillissait d'une pensée ordonnée et claire. Oralement, il savait aussi conquérir son auditoire, par de longues considérations où, avec talent, il expliquait problèmes ou paysages.

L'enveloppe physique de l'homme enfin. Sa haute taille était accusée par un port droit et une démarche assurée. Les plus anciens le revoient, à l'époque sous un béret basque, enveloppant de la main sa petite pipe au coin de la bouche et écoutant avec un demi-sourire les discussions animées de ses compagnons.

S'il n'eut pas, en géologie "pure", de véritables "élèves", attachés à lui dans une œuvre de longue haleine, cela tient à sa personnalité indépendante : garder sa liberté entraînait la laisser aux autres. Néanmoins il a su avoir un rôle d'inspirateur, de conseiller, de "propulseur" indiquant des voies, à la fois scientifiquement et professionnellement. Le signataire de ces lignes a certainement été le premier à être "éveillé" par lui à la géologie mais beaucoup d'autres ont également bénéficié de ses leçons et de ses exemples.

En terminant cette évocation, qu'il me soit permis d'évoquer une lumineuse journée de l'été 1945 où, la guerre finie, Bernard Gèze, François Ellenberger et moi, qui successivement avions fait nos premières armes dans le massif de la Grésigne, nous retrouvions afin de discuter amicalement de nos divergences d'opinion. Au dolmen de Vaour, il était question de karst et de tectonique ! Une brume de chaleur flottait sur le proche causse du Quercy. Trois vies géologiques parallèles, de trois amis, s'ouvraient. Le temps s'est écoulé mais il n'a jamais, chez Bernard Gèze, diminué son attirance pour le pays de son enfance. Son ultime travail, "La ruée vers le phosphate dans les cavernes du Midi de la France", présenté au Comité d'histoire de la géologie et qui va être publié, retrouve son article de 1938 sur "les gouffres à phosphate du Quercy"... La boucle est bouclée. Et l'on peut penser qu'à sa manière, Bernard Gèze n'a pas mal joué "la comédie" de la vie !